

Le phénomène de « titrologues » ou lecteurs de titres des journaux à Abidjan

Dr. BEHI Dagbisso

Chercheur en didactique de la lecture

ILA Université de Cocody

Résumé

La lecture des quotidiens par la page de garde est devenue une pratique qui ne laisse personne indifférent tant à Abidjan que dans les autres villes ivoiriennes. Ceux qui pratiquent cette forme de lecture sont connus, en Côte d'Ivoire, sous le nom de « titrologues », terme issu du français populaire d'Abidjan. Ils se retrouvent dans toutes les couches socioprofessionnelles ivoiriennes.

A travers les enquêtes que nous avons menées de 2004 à 2006, nous voulons montrer que la lecture des journaux par la page de garde est certes le premier niveau de la lecture, mais en faire un comportement lectural quotidien a des conséquences dans le processus de compréhension des textes médiatiques : la première est que le « titrologue » se contente de la compréhension minimale de l'article. La deuxième est le développement de l'« illettrisme » c'est-à-dire le retour à l'analphabétisme, terme sur lequel nous allons revenir dans nos analyses et commentaires.

Mots clés: Titrologue, lecture, comportement lectural, illettrisme, texte médiatique.

Abstract

The reading of the daily newspapers by the title page has become a well-known habit in Abidjan as well as in other cities of Ivory Coast. Those who practice this form of reading are called “*titrologues*”, a word from popular French spoken in Abidjan. They are found at all the socio-professional strata of Ivory Coast.

Through the surveys that we carried out from 2004 to 2006, we wanted to show that the reading of the newspapers by the title page is certainly the first level of the reading. Practicing it as a daily reading behavior has consequences in the process of media text understanding: the first consequence is that the “*titrologue*” is satisfied with the minimal understanding of the article. The second is the development of “illiteracy” in this case a

backward movement to illiteracy, a term which we will reconsider in our analyses and comments.

Keywords: *Titrologue*, reading, reading behavior, illiteracy, media text.

Introduction

Nous allons commencer cette étude par préciser le sens de la lecture. Cette définition que nous voulons scientifique par rapport à celle du dictionnaire, va s'appuyer sur celles proposées par différents théoriciens.

D'abord Gilles THERIEN (« pour une sémiotique de la lecture », PROTEE 2-3, 1990, pp 1-4) qui voit dans la lecture un processus à cinq dimensions :

La dimension neurophysiologique : lire, c'est préalablement à toute analyse du contenu, une opération de perception, d'identification et de mémorisation de signes. **La dimension cognitive** : une fois que le lecteur a perçu et déchiffré les signes, il tente de comprendre de quoi il est question. Cette compréhension peut être minimale, portant uniquement sur l'action en cours. **La dimension affective** : l'attrait de la lecture tient en grande partie aux émotions qu'elle suscite. C'est parce qu'ils provoquent en nous admiration, pitié, rire ou sympathie que les personnes romanesques nous intéressent à leur sort. **La dimension argumentative** : le texte, en tant que résultat d'une volonté créative, ensemble organisé d'éléments, est toujours analysable comme discours, prise de position de l'auteur sur le monde et les êtres. **La dimension symbolique** : le sens que l'on retire de la lecture va immédiatement prendre place dans le contexte culturel où évolue chaque lecteur.

Toute lecture interagit avec la lecture et les schémas dominants d'un milieu et d'une époque.

Ensuite, THIERRY BACCINO et PASCALE COLE (que sais-je ? n° 3005) pensent que « lire consiste à extraire de l'information visuelle à partir d'une page écrite afin de la comprendre. Cette activité vise à transformer l'information linguistique initiale en un produit final, la compréhension du texte ».

François RICHAUDEAU (1993) quant à lui, explique comment l'accès au sens, directement par les yeux, permet une flexibilité et une liberté plus grandes que l'accès au sonorisation, effective ou mentalisée, de l'écrit.

Pour Jean FOUCAMBERT (1989), « lire, c'est comprendre » et non « traduire » (de l'écrit en l'oral, pour reconnaître un sens dans cette « traduction » orale). Quant à Jean-Michel ADAM

(1987), il explique que lire, c'est comprendre les fonctionnements mais aussi les fonctions de l'écrit.

Nous pouvons résumer ces différentes définitions en une seule pour dire que lire, c'est comprendre. Comprendre par les yeux car il s'agit ici des textes écrits.

A partir de cette définition consensuelle, nous allons répondre dans le prochain paragraphe, à la question suivante : pourquoi lit-on le journal ?

Considérations générales sur le journal

Nous avons jugé important, dans ce chapitre, de présenter les éléments théoriques sur le journal ; ce qui permettra au lecteur de cerner tous les contours de l'étude car il s'agit avant tout de la lecture de textes médiatiques.

En tant que marchandise, le journal se vend deux fois. Une première fois aux lecteurs ; mais comme cette vente aux lecteurs se fait au dessous du prix de revient, il est nécessaire de trouver d'autres recettes ... C'est pourquoi le journal est vendu une deuxième fois aux annonceurs de publicité qui achètent le droit d'occuper un certain emplacement du journal pour l'ensemble du tirage. Nous aborderons deux points dans ce chapitre : pourquoi le journal ? Comment se fait la mise en valeur de l'information.

I- Pourquoi le journal ?

Depuis que THEOPHRASTE RENAUDOT a publié sa « gazette », le journal n'a cessé de prospérer. Aujourd'hui, avec la concurrence de la radio et de la télévision, beaucoup d'hommes et de femmes sont toujours attachés à la lecture de "leur" journal. Sans doute est-ce parce que le journal répond à de nombreux besoins, certains avoués, d'autres cachés ou inconscients... ?

Nous allons passer en revue ces différents besoins pour mieux comprendre l'attachement des hommes et des femmes à la lecture du journal.

I-1- Le besoin d'information

C'est un besoin très ancien puisque, dès l'an 130 avant Jésus-Christ, on affiche chaque jour sur les murs de Rome des **acta diurna**, sorte de feuilles d'avis renseignant les citoyens sur les nouvelles d'intérêt public.

Au moyen âge, ce sont des feuilles volantes, les **Foghi Avisi** à Venise et les **Zeitungen** en Allemagne, qui informent marchands et banquiers sur les nouvelles de la profession.

On voit par là que les journaux, à l'état d'embryon évidemment, existaient déjà bien avant l'invention de l'imprimerie. Mais le premier journal ressemblant, par la périodicité et la variété de ses articles, à nos journaux modernes, naît en 1631 sous l'impulsion de RENAUDOT et avec l'appui du français RICHELIEU qui, en homme d'Etat avisé, voyait déjà dans le journal un merveilleux instrument de propagande.

A partir de cette date et pendant deux siècles, les journaux vont se multiplier, devenir quotidiens, mais ils resteront réservés à une élite sociale et intellectuelle française, la fraction de la population qui sait lire.

Est-ce à dire que pour les autres, la grande masse des gens illettrés, il ne circule aucune information à cette époque ? Non, car (toujours en France) les colporteurs, ces agents de diffusion des temps anciens, se chargent de répandre à travers les campagnes des récits imprimés qu'on appelle **occasionnels**. L'occasionnel, précisons-le, se distingue du journal en ce qu'il est imprimé sans périodicité et relate un événement par numéro : une guerre, une catastrophe ou un assassinat. Crié par le colporteur, l'occasionnel est ensuite lu et commenté à divers moments.

Le XIX^{ème} siècle est la grande époque du journal politique. Les journaux choisissent d'ailleurs des noms significatifs : « **le Patriote** », « **la sentinelle** », « **la Libre Parole** », « **les Droits de l'Homme** », « **La justice** ». Ce sont souvent des feuilles conçues pour la défense d'une idée, s'adressant à un public de fidèles.

Parallèlement à ces journaux de parti, on commence à voir apparaître des quotidiens à plus large audience¹ dont les rubriques s'alimentent plus volontiers de faits divers et de feuilletons que de commentaires politiques. Le promoteur de cette presse dite « **populaire** » est EMILE de Girardin, auquel revient l'idée géniale d'avoir pensé à la publicité comme moyen de financement du journal.

Au vu de ce qui précède, on peut se poser la question de savoir si le lecteur d'aujourd'hui cherche vraiment à réfléchir sur l'information qu'on lui sert ? Ne lit-il pas le journal poussé par d'autres besoins ?

¹ Fraction de la population susceptible de prendre connaissance d'un message publicitaire, quel qu'en soit le support.

1-2- Le besoin de reliance et de divertissement

a- La reliance

Nous empruntons ce mot « reliance » à ROGER Clausse qui, dans son livre « le journal et l'actualité » (le marabout université, 1963), l'explique de façon magistrale. La « reliance », selon l'auteur, c'est le sentiment qu'ont tous les hommes, quels que soient leur race, leur catégorie sociale et leur niveau de vie, d'appartenir malgré tout à une communauté dont ils partagent et partageront le destin inéluctable.

Les Ivoiriens dans leur ensemble, citadins ou ruraux, trouvent à satisfaire ce besoin de reliance au sein de la communauté dont ils font partie : village, usine, paroisse, temple, mosquée etc.

Les villages se vident au profit des cités-dortoirs (Abobo, Yopougon). Les ateliers et usines font place aux bureaux. L'homme moderne isolé dans son travail peut guère, au sortir de celui-ci, nouer les contacts avec le monde extérieur. Dès lors, que lui reste-t-il pour se sentir relié à l'extérieur quant à l'information ? La radio, la télévision et bien sûr, le journal.

b- Le divertissement

Le mot divertissement provient du verbe latin « divertere » qui veut dire : détourner. Le divertissement, c'est, en effet, ce qui nous détourne de nos préoccupations quotidiennes. Et ce n'est pas un des moindres paradoxes du journal que d'être tout à la fois l'instrument d'information (par excellence) et l'un des plus sûrs moyens dont nous disposons pour oublier momentanément, le monde.

Cette fonction de divertissement, le journal l'assume de deux façons : la première, ce sont des rubriques comme les jeux, les mots croisés, les feuilletons ou les bandes dessinées. La deuxième, ce sont des rubriques sous la couleur d'informer ne servent qu'à distraire : chroniques sur la vie des stars, faits divers et même faits politiques qui deviennent, sous la plume d'habiles journalistes, du guignol pour grandes personnes.

I-3- Le besoin de formation

Le journal, comme le livre, est le véhicule d'un certain patrimoine culturel et social. Lorsqu'il rapporte et commente un événement, il le fait par référence au code moral et en utilisant le code linguistique de la société dans laquelle il s'exprime. Celui qui lit régulièrement un journal se trouve donc imprégné par les valeurs de la civilisation où il vit et mieux, de s'adapter à celui-ci.

Mais le journal n'est pas seulement le gardien des valeurs passées, il est aussi le témoin et le reflet d'un certain stade de civilisation. A une époque où les mœurs évoluent rapidement et où les techniques progressent si vite que nul ne peut être assuré, au bout de vingt ans, de connaître encore son métier, le journal permet une mise au point quotidienne dans tous les domaines de la connaissance. Il ne peut, certes, assurer à lui seul une formation complète ou un recyclage ; mais il peut alerter, sensibiliser, initier, aider à comprendre comment l'information est mise en valeur dans le journal.

II- LA MISE EN VALEUR DE L'INFORMATION

Malgré un tri effectué par les journalistes dans la masse des informations qui leur parviennent chaque jour, les nouvelles à paraître n'en constituent pas moins encore une matière informe qu'il convient d'ordonner et de présenter afin de la rendre assimilable. Ce travail qu'on appelle la mise en page consiste à choisir pour une information donnée : une page du journal, un emplacement dans cette page, un titrage, une illustration.

La mise en page n'est pas neutre, elle est une opération qui hiérarchise les nouvelles, c'est-à-dire qui les classe dans un certain ordre de préférence et comme ce classement est fonction des objectifs du journal, on peut affirmer que la mise en page est extrêmement révélatrice des tendances profondes du quotidien sur le plan politique ou philosophique. Donc un lecteur qui veut savoir rapidement à quel journal il a affaire aura tout intérêt rapidement à observer de quelle façon on y met en valeur tel ou tel type d'information : mise en valeur qui commence par le choix d'un emplacement dans le journal. **Pour tout quotidien, l'emplacement privilégié est sans conteste la page une.** En effet, que l'on jette un coup d'œil rapide à la devanture d'un kiosque, à Abidjan ou dans l'une des villes ivoiriennes, c'est toujours **la une** qui tombe sous les yeux en premier. Mais cela ne signifie pas pour autant que les autres pages du quotidien soient également rejetées dans l'ombre. Pour des raisons de commodité de lecture, on distingue dans le journal de bonnes et de mauvaises pages, les bonnes pages étant : **La dernière page** qu'on peut lire sans avoir à feuilleter le journal ; **La double page centrale** qui se présente naturellement au lecteur quand il ouvre le journal ; **Les pages impaires** qui sont vues en premier quand le lecteur feuillette le journal à partir de la Une ; Une nouvelle placée **en tête des premières colonnes** sera davantage lue qu'une autre nouvelle placée en bas des dernières colonnes dans la même page.

Cette dernière remarque vaut surtout pour les pages intérieures du journal. Car pour **la Une**, on peut à peine parler de ces colonnes qui sont pourtant à la base de la construction d'un journal : conçue tous les jours avec le plus grand soin par des maquettistes spécialisés, **la Une**

échappe en partie à la contrainte du clonage **et ressemble davantage à une affiche, à une vitrine qu'à une page de lecture**. Son rôle d'ailleurs est beaucoup moins informatif que publicitaire : elle doit faire vendre le journal. **Le titrage** d'un article peut se réduire à un simple titre. Pourtant, on éprouve très souvent le besoin de faire précéder ce titre d'un **sous-titre** ou **appel de titre** ou encore de le faire suivre d'un ou plusieurs **sous-titres**.

Sous titre, titre, sous-titre qu'on distingue les uns des autres par des caractères typographiques de taille et de forme diverses (lettres capitales, romaines, italiques) peuvent ainsi constituer à eux seuls une formation presque complète, quoique résumée.

Il faut cependant être attentif au fait que le titre n'entretient pas souvent avec l'article un rapport identique. MOUILLAUD et TETU (1989) distinguent plusieurs variables : **le titre anaphorique** : il renvoie à des événements qui ont déjà commencé et que le journal a précédemment évoqués. **Le titre de référence** : il se rapporte à la totalité de l'article. Il peut même dépasser le contenu effectivement traité. Il situe l'article et en donne déjà les principaux éléments. **Le titre informationnel** : il privilégie ainsi l'un des éléments de l'article et oriente ainsi la lecture.

PRESENTATION DE L'ETUDE

S'interroger sur la réception/interprétation des informations de la page de garde des quotidiens nécessite une réflexion préalable d'une part sur la nature des titres des articles et d'autre part sur la spécificité de la mise en valeur de l'information dans un journal (cf. chapitre II)

Ce qui amène à considérer comme centrale l'activité interprétative du lecteur : la lecture ainsi entendue relève d'une interaction entre un scripteur (et ses intentions) et un lecteur qui interprète, évalue, reformule, explicite, s'approprie les intentions du scripteur.

METHODOLOGIE

- Le choix des titres

source	Nature
Fraternité Matin	Titre anaphorique
Soir info ²	Titre informatique
Inter ³	Titre de référence

- La mise au point du questionnaire

Dans l'enquête quantitative (celle que nous avons choisie), l'instrument de base de recueil de base d'information est le questionnaire. Nous avons privilégié, parmi les différents types de questions, les questions ouvertes et les questions fermées.

Généralement, ces deux types de questions coexistent en proportion variable au sein d'un questionnaire.

La question est dite ouverte lorsque l'interrogé formule librement sa réponse et fermée quand il doit la choisir dans une gamme préétablie.

- Les lieux de l'étude

De manière générale, nous nous sommes focalisé sur le district d'Abidjan ; mais pour une compréhension efficace des résultats de l'étude, nous nous sommes intéressé aux lecteurs de la commune de :

1°- Cocody (Campus universitaire) 17 interrogés

2°- Yopougon (Public hétérogène) 17 interrogés

3°- Koumassi (Public hétérogène) 17 interrogés

4°- Port-Bouet (Vridi zone industrielle, cadres de la GESTOCI) 17 interrogés

5°- Plateau (Public hétérogène) 16 interrogés

6°- Marcory (Public hétérogène) 16 interrogés

Soit un échantillon de cent (100) personnes

² Quotidien ivoirien d'informations générales

³ Quotidien ivoirien d'informations générales

RESULTAT DE L'ENQUETE

1- Titres proposés

Source : « **Fraternité Matin** »

Zone titre N° 1	{ surtitre : “ accrochages FDS⁴ FAFN⁵ à Tiébissou ” Titre : “ Gbagbo convoque Soro d’urgence ” Nature du titre : anaphorique.
Zone titre N° 2	{ surtitre : “ un mois après son entrée en vigueur le nouveau système fait déchanter les transporteurs ” Titre : “ le ticket unique n’a pas mis fin au racket ” Nature du titre : informationnel

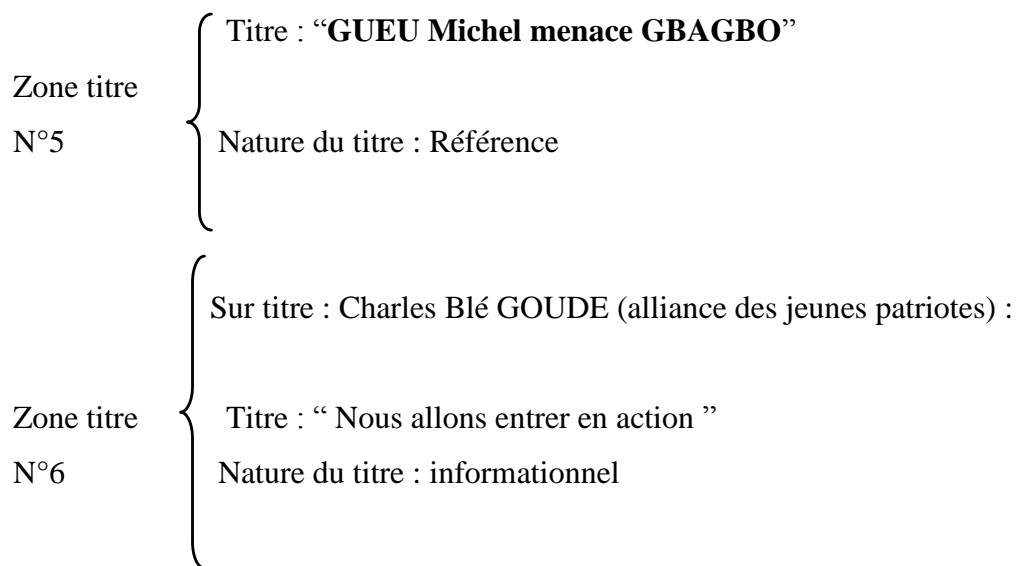
SOURCE « **INTER** »

Zone titre N° 3	{ Titre : “ les établissements de Bonoua de plus en plus prisés par les Abidjanais ” Nature du titre : référence
Zone titre N° 4	{ Surtitre : “ après les ordonnances de Gbagbo ” Titre : “ M’Béki menace Guillaume Soro ” Sous-titre : “ désarmer sans condition sinon ! ” Nature du titre : anaphorique Nature du sous-titre : informationnel

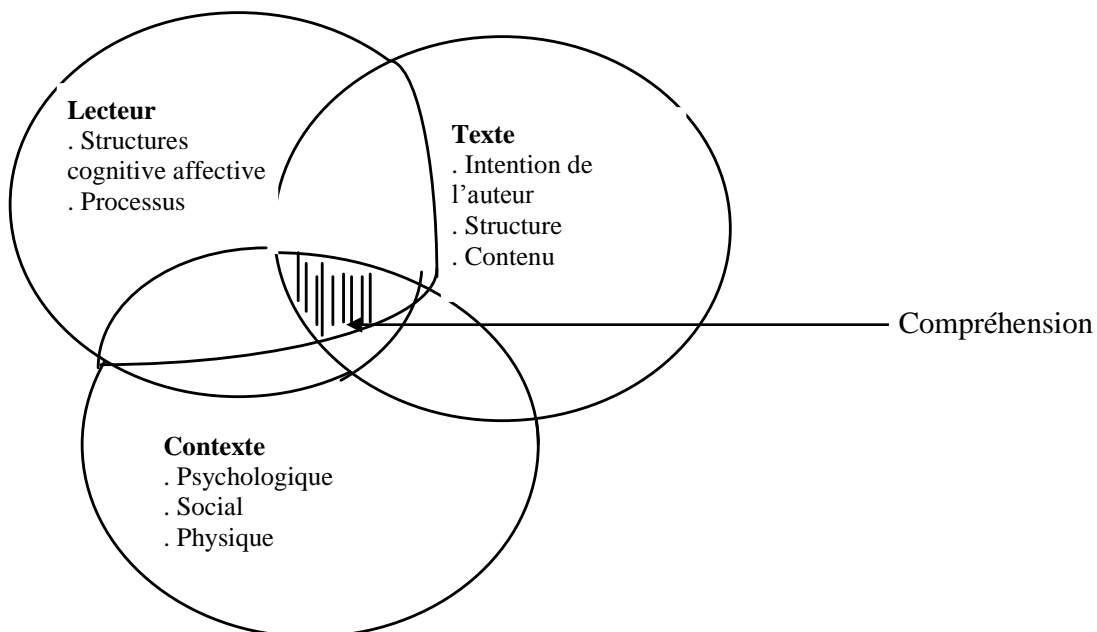
⁴ Forces de défense et de sécurité.

⁵ Forces armées des forces nouvelles.

Source : « **Soir Info** »



2- Modèle interactif de compréhension à partir duquel nous avons interprété les résultats de l'enquête.



Nous savons que le lecteur construit le sens à l'aide de ses connaissances. Nous pouvons ajouter, à partir du schéma ci-dessus que l'interaction se fait non seulement entre les connaissances du lecteur et le texte, mais entre le lecteur, le texte et le contexte.

- **La variable lecteur** du graphique comprend les structures et les processus du sujet. Les structures correspondent à ce que le lecteur **est** et les processus, à ce qu'il **fait** durant la lecture.

Nous allons nous intéresser particulièrement à ces processus car ils renvoient aux habiletés mises en œuvre durant la lecture. Il est important de mentionner ici que ces processus ne sont pas séquentiels mais simultanés. On distingue les microprocessus, les processus d'élaboration et les processus métacognitifs. Concernant les **microprocessus**, ils servent à comprendre l'information contenue dans une phrase. Ils regroupent la reconnaissance de mots, la lecture par groupes de mots et la micro sélection, c'est-à-dire l'identification de l'information importante de la phrase. Les **macro processus**, eux sont orientés vers la compréhension globale du texte. Ils réfèrent principalement à l'identification des idées principales du texte.

- **La variable texte** du modèle de compréhension en lecture concerne le contenu matériel à lire et peut être considérée sous trois aspects : l'intention de l'auteur, la structure du texte et le contenu.

L'intention de l'auteur détermine en fait l'orientation des deux autres aspects.

La structure fait référence à la façon dont l'auteur a organisé les idées dans le texte alors que le contenu renvoie aux concepts, aux connaissances et aux vocabulaires que l'auteur a décidé de transmettre.

- **La variable contexte** comprend des éléments qui ne font pas partie physiquement du texte et qui ne concernent pas les connaissances, attitudes ou habiletés du lecteur comme telles, mais qui influencent la compréhension du texte. On distingue principalement le contexte psychologique, le contexte social et le contexte physique.

La compréhension en lecture variera selon le degré de relation entre les trois variables ci-dessus décrites.

3- Inventaire et commentaire des résultats

a- Inventaire

Nous avons classé les réponses de l'enquête en six (6) catégories :

Catégorie 1 : ceux qui lisent les titres de la page de garde et qui n'achètent pas le journal parce que le titre n'a souvent pas de rapport avec le contenu

de l'article : 37%.

Catégorie 2 : ceux qui lisent les titres de la page de garde et qui achètent le journal par rapport aux titres anaphoriques : 7%.

Catégorie 3 : ceux qui lisent les titres de la page de garde et qui achètent le journal par rapport aux titres de référence : 13%.

Catégorie 4 : ceux qui lisent les titres de la page de garde et qui achètent le journal par rapport aux titres informationnels : 17%.

Catégorie 5 : ceux qui ne lisent pas les titres de la page de garde et qui n'achètent pas le journal par rapport à la longueur des articles : 1%.

Catégorie 6 : ceux qui ne lisent pas les titres de la page de garde et qui n'achètent non plus le journal par manque d'argent : 25%.

b- Commentaire

Les chiffres ci-dessus exposés nous conduisent à un commentaire à deux niveaux :

N₁ : Les enquêtés des catégories 5 et 6 constituent 26% des personnes qui n'ont pas de contact avec les textes médiatiques.

N₂ : Ceux des catégories 1, 2, 3 et 4 constituent 74% des personnes interrogées qui ont un contact partiel avec les textes médiatiques.

A ce niveau, les personnes qui achètent les journaux en fonction des titres informationnels représentent 17% et ceux qui le font en fonction des titres de référence sont à 13%.

Ce deuxième niveau d'analyse, nous conduit, de la part des lecteurs, au phénomène de rétablissement de l'information implicite, c'est-à-dire les inférences.

A propos des types d'inférences, deux modèles de classification ont été proposés : l'un par KINTSCH (1993), l'autre par VAN DEN BROCK et al. (1990 ; VAN DEN BROCK, FLETCHER et RISDDEN, (1993) représentent une synthèse particulièrement intéressante des données essentielles établies dans le domaine des traitements inférenciels. Ces auteurs proposent une classification centrée sur la fonction qu'exercent les inférences dans la compréhension des textes et sur la nature des registres de mémoire impliquées dans le traitement inférenciel. La première différenciation concerne l'orientation du traitement : vers l'arrière (inférences retour) ou vers l'avant (inférences anticipatrices), relativement à l'énoncé focal, en cours de traitement.

- **Les inférences retour**

Lisons le titre suivant : **après les ordonnances de GBAGBO, MBEKI menace**

Guillaume SORO : « désarmez sans condition sinon... »

La compréhension de ce titre part du fait que ce qu'on sait du désarmement et qui constitue **les inférences retour** se connecte à l'énoncé que nous avons sous les yeux et assure la cohérence de la représentation qui se construit. L'information focale est ici directement rattachée à l'information antérieure traitée récemment par le quotidien "Fraternité Matin" et encore disponible en mémoire à court terme. Nous nous situons là au niveau des inférences connectrices.

- **Les inférences anticipatrices**

Lisons le titre ci-après : **Charles Blé GOUDE** (alliance des jeunes patriotes) :

« nous allons entrer en action ».

De façon générale, les inférences anticipatrices se subdivisent en deux catégories :

- les prédictions sur les événements susceptibles de se produire
- les anticipations de rôle causal portant sur un événement focal non explicable à ce stade et qui vont se traduire par le maintien de l'activation de cet énoncé, jusqu'à trouver l'information attendue (ce qui se traduit par une remarque du type : « ah, c'était donc pour ça... »).

La compréhension du titre ci-dessus se situe au niveau de la première catégorie d'inférences. En effet, si Monsieur Charles Blé GOUDE dit : « **nous allons entrer en action** » cela fait penser aux différentes marches auxquelles les jeunes patriotes ont habitué aux ivoiriens durant la crise sociopolitique. Ce qui constitue, à travers la phrase « **nous allons entrer en action** », un événement susceptible de se produire mais également une information coexistante à celle de l'énoncé focal c'est-à-dire « **nous allons entrer en action** ».

Lorsqu'un énoncé devient focal comme la phrase de Monsieur Charles Blé GOUDE, il déclenche l'activation de ses associations en mémoire à long terme ; si cette activation combinée à l'activation issue des cycles de traitements précédents (KINTSCH, 1988), atteint en seuil donné, alors l'inférence est faite. Elle peut constituer une inférence retour, ou une inférence anticipatrice, selon les cas, voire une simple inférence décorative.

Ces différents types d'inférences ci-dessus décrits ne sont pas indépendants. D'une part, toutes les références, quelle que soit leur source, sont contraintes :

- par l'énoncé focal,
- par la représentation déjà construite du texte,
- par les connaissances générales du lecteur.

D'autre part, il peut se produire de nombreuses interactions entre inférences, les inférences associatives servant par exemple de point de départ à d'autres inférences. Dans le

cadre défini ici, les inférences relèvent donc de processus qui vont de la simple activation automatique aux stratégies conscientes de compréhension. Elles sont générées, d'une part, lorsqu'elles sont en quelque sorte formellement requises (relations anaphoriques ou causales), ce qui n'implique ni leur automaticité ni leur localité ; d'autre part, lorsque des contraintes contextuelles fortes privilégient telle ou telle inférence spécifique.

Revenons aux catégories 5 et 6 représentent 26% des enquêtés qui n'ont pas de contact avec les textes médiatiques : ce résultat nous conduit au concept **d'illettrisme** ; concept qui a connu une évolution ces dernières années. L'évolution à laquelle on assiste dans les pays africains, notamment en Côte d'Ivoire, à laquelle l'UNESCO a beaucoup contribué, va se faire parallèlement à une évolution des mots analphabétisme et illettrisme. L'analphabète est celui qui ne connaît pas l'alphabet, l'illettré, celui qui maîtrise insuffisamment la lecture pour donner sens à un texte court et simple. La différence entre ces deux catégories est considérée comme fondamentale, appelant des traitements particuliers. Elle réside dans le fait que l'une des catégories n'a jamais bénéficié d'un enseignement, ne s'y serait pas adaptée.

Aujourd'hui, vu la prolifération des documents écrits dont la lecture pose problème par manque de temps et surtout compte tenu du développement des médias audiovisuels, l'ivoirien, même diplômé est de moins en moins en contact avec l'écrit. C'est ce qui explique en partie le chiffre de 26% ci-dessus mentionné. Il est à noter que dans ces conditions, l'on peut facilement retourner à l'illettrisme après avoir su lire, et que des conditions de vie pénibles à tous les niveaux, la mise à l'écart de la vie sociale entraînent une telle régression. C'est elle qui donnera son sens au terme d'illettrisme.

Cette "paresse" de lire peut-elle être considérée comme une maladie à guérir ?

Dans le cas de la Côte d'Ivoire, nous disons non d'autant plus qu'elle n'a pas encore pris de proportions inquiétantes. Il vaut mieux la prévenir. Il ne faut, cependant, pas oublier que les interrogations autour de la lecture viennent aussi directement du public lecteur et que celui-ci s'est beaucoup modifié de 2000 à 2005, période de la crise sociopolitique en Côte d'Ivoire.

Si le taux d'illettrés dénoncés, dans notre étude quant à la lecture des journaux, est important mais pas alarmant, il n'empêche que le nombre de ceux qui pratiquent la lecture, comme les lycéens et les étudiants est en constante augmentation. L'élargissement et la diversification des publics lecteurs posent des problèmes, selon nos constats, aux bibliothèques elles-mêmes. Ces publics ont des attentes, des compétences et des savoir-faire différents, inégaux et parfois même contradictoires. Comment percevoir ces attentes et y répondre, car sont concernés (Abidjan comme les autres villes) des personnes dont la

compétence par rapport à la lecture n'est nullement en cause et qui, cependant, n'appartiennent pas à ce qu'on appelle la culture lettrée ? Le lecteur abidjanais est parvenu à ce que nous pourrions appeler un "lecteur adulte". A ce titre, il faut le traiter comme tel. Le bibliothécaire doit prospecter « sa » clientèle pour savoir ce qu'elle souhaite et se doter des moyens pour répondre à ses attentes.

Nous pensons ici que la bibliothèque doit « relayer l'école après l'école », faire lire ceux qui ne lisent pas pour les instruire.

Conclusion

Cette étude se proposait de ressortir l'idée selon laquelle, le journal, tel que nous l'avons défini et décrit dans le chapitre consacré au cadre théorique, nécessitent 3 niveaux de lecture. Première niveau : ce qui attire le plus l'œil. Les titres, les illustrations (particulièrement les photos), la signature (d'un journaliste que l'on aime lire), le sommaire. Ce sont les éléments d'un premier choix de lecture. Deuxième niveau : après avoir parcouru le journal, le lecteur revient sur ce qui l'a attiré. Il est alors à nouveau « accroché » par les « chapeaux », les intertitres, les « attaches » et « chutes » des articles. Troisième niveau : le lecteur, s'il n'a pas été dissuadé, lira enfin le corps de l'article.

Les résultats de nos enquêtes ont montré que 37% des abidjanais s'arrêtent au premier niveau de lecture des quotidiens. La raison évoquée est que les titres n'ont souvent pas de rapport avec le contenu des articles. Ce faisant, nous avons constaté que cette première catégorie de lecteurs (la plus significative) suivent et comprennent l'actualité sociopolitique ivoirienne. Cette forme de lecture qui appelle la compréhension maximale de certains articles, vu les différents modèles de compréhensions ci-dessus expliqués, développe l'analphabétisme fonctionnel que nous avons appelé l'illettrisme qui se traduit par la paresse de lire et d'écrire.

Bibliographie

ADAM, J.M (1992) : *Les textes, types et prototypes, récit, description, argumentation et dialogue*, Paris, Nathan.

ADAM, J.M (1987) : « Types de séquences textuelles élémentaires », *Pratiques*, 56, 54-79.

ALBERT, J-P (1993) : « L'illettrisme au quotidien », in *Illettrisme*, BPI, Centre Georges Pompidou.

- CHARMEUX, E (1987) : *Apprendre à lire, échec à l'échec*, Toulouse, Ed. Milan
- CHEVALIER, B (1992) : *Lecture et prise de notes*, Paris, Nathan.
- FOUCAMBERT, J (1994) : *La manière d'être lecteur*, Paris, Albin Michel.
- JOHANNOT, Y (1994) : *Illettrisme et rapport à l'écrit*, Presse universitaire de GRENOBLE.
- RICHAUDEAU, F (1992) : *Sur la lecture*, Paris, Albin Michel.
- THIBAUT, D (1976) : *Explorer le journal*, Paris, Hatier.